

Dominos

Un décor sobre : une table, deux chaises, un livre posé sur la table, deux portes semblables : une à droite, l'autre à gauche. Eclairage léger sur le mobilier. Musique douce. Cette base reste le module commun aux quatre scènes.

Un personnage très grand, vêtu et ganté de noir, portant des chaussures à très hauts talons et un grand pantalon qui cache ses pieds, marche de long en large, impassible. Les motifs de son habit noir sont des gros dominos en position de jeu. Il oscille parfois comme un métronome et arpente le fond de la scène.

Il est présent d'un bout à l'autre de la pièce et suffisamment éclairé pour être en contraste avec le fond.

Un personnage vêtu de blanc qui fait la voix off est assis sur le bord de la scène. L'éclairage le met en valeur. Il s'adresse au public :

Voix off : « C'est ainsi. Les personnages qui vont venir jouer sur scène révisent leurs textes dans les coulisses. Certains ne disent rien. Ils sont pétrifiés par l'angoisse d'avoir à se dévoiler bientôt, devant vous. D'autres s'agitent un peu, pour conjurer la peur sans doute. Ceux qui s'apprentent à vivre le pire se disent qu'ils ne l'ont pas mérité et qu'ils auraient bien aimé être heureux. Mais il n'y a rien à faire. Puisque le texte est écrit, il va falloir qu'ils jouent leur rôle jusqu'au bout. Quant à ceux qui ne feront que passer sans vraiment laisser de traces, ils cherchent, dans un ultime effort d'imagination, un moyen de signer leur passage quand même. Et puis, il y a ceux, timides dans la vie, qui vont jouer les révoltés, qui armeront bravement le bras de la justice. Ils ne savent plus, à cet instant, pourquoi ils sont là. Ceux-là ont les yeux graves. Ceux qui aiment le pouvoir se sentent déjà portés par les corbeaux de l'orgueil. Ils ne peuvent envisager que de se rendre un peu aimables. Mais au mieux, ils auront l'air ridicules. Ça, ils ne le savent pas encore. Puis il y a les victimes, éternellement innocentes, toujours prêtes à jouer leur rôle, pourvu qu'on leur ordonne. Et les solitaires, ceux qui ne forcent pas la main d'un destin qu'ils connaissent déjà. Ils sont depuis toujours les auxiliaires de la douleur, agrippés à une main invisible qu'ils ne lâchent jamais. Enfin, il y a les méchants, les sans cœur, figés dans un rôle qu'ils ont endossé faute de mieux, par défaut de tendresse, par défaut de possible. Ils réclament en silence qu'on les laisse jouer pour de faux les vrais méchants, ceux qui s'exercent dans la vraie vie. Là, sur la scène où tout devient évident et transparent, il leur sera bien difficile de jouer sans tricher. D'avance, ils vous demandent un peu de clémence. Ils auront le regard blessé de la fatalité. Vous les reconnaîtrez. Et voilà. Aucun d'entre eux ne peut plus reculer ni renoncer à présent. Les voilà ! Vous les connaissez tous... »

Hall d'hotel

Le personnage qui fait la voix off quitte la scène par l'une des portes. Eclairage de la scène. La lumière est luxueuse et enveloppante. Une femme entre, avec un bouquet dans les bras. Elle s'assied. Quelques instants plus tard, un homme entre à son tour et s'approche d'elle. D'un geste, elle l'invite à prendre place, près d'elle. Le personnage, vêtu de noir, a pris le livre sur la table, s'est réfugié au fond de la scène. Il semble profondément plongé dans sa lecture. Personne ne s'est aperçu de sa présence. Un spot l'éclaire suffisamment pour qu'il se détache légèrement du fond. Musique.

La femme : *F*

L'homme : *H*

F : Je vous offre mes fleurs ?!

H : Mmm !... Non !

F : Vous n'aimez pas les fleurs ?!

H : Si !... Mais pas les vôtres !... Les roses !... J'aime les roses !

F : Enfin quelqu'un qui n'aime pas mes fleurs !

Elle va déposer le bouquet dans le vase près du personnage en noir qui poursuit toujours sa lecture. Elle ne le voit pas. Elle revient s'asseoir.

F : Vous savez, je viens ici tous les jours depuis plus d'un an, avec un bouquet identique à celui-ci, parce que j'attendais celui qui n'aimerait pas mes fleurs !

H : Quelle drôle d'idée !... Et pourquoi avoir choisi un hall d'hôtel pour une telle rencontre ?!

F : Vous n'imaginez pas !... J'ai rencontré ici des gens extraordinaires !... Des artistes, des avocats, des magiciens, des joueurs, des gangsters... Mais tous ont accepté mes fleurs ! J'attendais...

H : Et bien moi, je suis là par hasard !

F : Il n'y a pas de hasard !... Il suffit d'attendre. Voyez, moi, j'attends celui qui m'emmènera au Pays des Rêves !... « Sur une vaste et blanche grève où le printemps dure toujours » (chantonné par la voix off assimilée au songe).

...Je ne suis pas folle. Rien que patiente. Je me suis souvent demandé à quoi vous pourriez ressembler.

H : Vous êtes déçue ?

F : De ne plus avoir à attendre !... Oui !

C'est plein d'attentes une vie !... Ca ressemble à des trous !... Mais dès qu'un trou est comblé, il nous faut en découvrir un autre, et puis un autre et puis encore un autre. Ceci jusqu'à ce que le puzzle soit terminé.

H : Alors pourquoi êtes-vous déçue ? J'ai ajouté une pièce à votre puzzle ! Non ?!... Peut-être même une pièce maîtresse !

F : Justement !... Vous étiez sans doute la pièce que j'aimais le plus attendre ! Que vais-je pouvoir attendre maintenant ?!... "Vous savez !" Ce n'est pas ce que vous croyez, l'attente ! C'est le silence qui se transforme en morceau de brioche qu'on grignote lentement, en rêvant...

H : C'est la première fois que je viens ici ! Moi, je n'aime pas attendre. Je veux tout, tout de suite. Attendre, pour moi, c'est ... comme se contenter de petites miettes de brioche justement alors que l'essentiel ne viendra peut-être jamais. Seuls, les oiseaux peuvent attendre en picorant leur morceau de brioche. Moi, je ne sais pas ! Lorsque je la croise, l'attente, je lui saute dessus et je l'étouffe en l'asphyxiant avec mes mains. Fini l'attente, envolée l'attente !

F : Pourtant, c'est à force d'attendre que je vous ai trouvé !

H : C'est mourir ! Ce corps que je promène partout est mon bien le plus précieux. Il est exigeant. Il a besoin de bouger, de danser, de s'exercer sans cesse pour ne pas s'abîmer ! Il ne peut pas attendre. Venez, je vous enlève que vous soyez d'accord ou pas !

F : Je suis la voyageuse clandestine d'un train qui n'arrivera jamais !... Ou bien qui ne partira jamais !... Puisque vous êtes celui que j'attendais, restez près de moi à guetter l'horizon. Peut-être nous fera t-il un signe ?

H : Je veux vous emmener, nuit et jour, dans des lieux où rôdent des taureaux sauvages. Nous danserons sous les étoiles, nous courrons ensemble au-devant du soleil ! Laisser donc vos bouquets ! Et suivez-moi !

F : Je ne sais pas !... Je ne sais pas !... Me pardonneriez-vous d'avance s'il arrivait qu'au cours de vos folles escapades je vous lâche la main ?!...

H : Ne perdons pas de temps ! Quittons ce hall d'hôtel ! Cette salle d'attente ! Comprenez-moi, je ne fais que passer, si l'on s'assoit trop longtemps, le temps passe ... et on ne sait plus ce qu'on attend ! Immobilité et solitude, c'est le même chagrin vide !

F : Oui mais !... Vous êtes bien pressé !... Je ne sais plus par où je suis entrée, ni où est la sortie !

H : Il y a sûrement une autre issue ! Nous appellerons " au secours !". Même dans l'aéroport de San Francisco, il y a des gens qui sombrent dans l'oubli à force d'attendre. Pourtant, il y a des portes partout, dans les aéroports ! Des gens de passage vivants et secourables !... Moi !... Allez ! Venez, suivez-moi, il est temps de partir ! Bientôt nous serons hors d'attente ... hors d'atteinte, comme des enfants, toujours en mouvement !

F : C'est que... je ne peux pas partir. Je ne veux pas bouger. Bouger, c'est fait pour les rêveurs, les gaspilleurs de temps, les étourdis, les détourneurs d'oiseaux... Moi, je suis là pour bien autre chose. Je suis là pour attendre. J'étais là pour ça. Maintenant que je vous ai retrouvé, il va falloir que je cherche comment m'y prendre pour attendre encore... creuser un autre trou, puis un autre et un autre encore...

H : Taisez-vous ! Arrêtez vos jérémiades ! Suivez-moi, je vous en prie ! Même à quatre pattes, dans la nuit, nous chercherons des trous ensemble ! Mais des petits, de ceux que la pluie peut emplir comme des miroirs d'eau pure ! Venez, il me tarde !

F : Vous êtes si pressé ! Laissez-moi vous attendre encore un peu !

H : Acceptons d'être humains ! D'être vivants ! De gaspiller le temps, d'arrêter les oiseaux ! Venez, nous allons vivre !

F : Non ! Pas maintenant, pas encore !

H : Je ne peux pas attendre !

F : Désolée... Je n'étais pas là pour dire oui. "Oui", c'est un instant, une bulle de champagne qui explose, un geste abouti. "Oui", c'est l'étoile qui a filé dans le regard. "Oui", c'est un cri, un tout petit moment. Moi, je suis ... "Hélas ! Peut-être" ... "Peut-être ! Hélas" ... de tous les temps. Alors, je suis là pour le "non". Celui qui renonce. Le renoncement est infini... Ce n'est pas triste le "non"...

Il se lève et va chercher le bouquet dans le vase devant le personnage en noir. Celui-ci poursuit toujours sa lecture. Il ne le voit pas.

H : ... Tout compte fait, je vais les accepter, vos fleurs ! Elles sont belles finalement. Et puis, elles sont là depuis trop longtemps !

Il sort en silence. Elle reste assise en souriant dans le vague.

(Chantonné par la voix off assimilée au songe).

Il va encore me falloir chercher un semblable bouquet ! Pareil à ceux du passé ! Identique à ceux de l'avenir !...

Elle sort. Pendant tout ce temps, l'homme en noir a lu. A ce moment, il referme le livre et le dépose sur la table. La lumière baisse. La musique du hall d'hôtel s'estompe.

Maternité

Un homme entrouvre une porte, entre timidement, il a l'air désesparé. Il s'assied sur l'une des chaises et se tient le bras, le regard dans le vague. Puis un autre homme entre à son tour, par la même porte. Celui-ci semble énervé, agité. Il vient s'asseoir sur la chaise libre. Pendant ce temps, le personnage en noir, qui n'a pas cessé d'aller et venir se met à boitiller, vient saluer silencieusement les deux hommes assis qui ne s'aperçoivent pas de sa présence, fait mine d'ouvrir une des portes et reste immobile face au public. L'éclairage est assez vif en lumière du jour. Pas de musique.

Le premier personnage timide et inquiet s'adresse au second qui triture ses mains.

1^{er} H : Vous... vous attendez aussi ?

2^{ème} H : Quelle question ! Mais je le regrette ! Je n'aurai pas dû venir ! Après tout, c'est une affaire de femmes !

1^{er} H : Oui !... Mais pourtant nous ne sommes pas là pour rien ! La preuve ! Regardez mon bras (il montre son bras lacéré). Elle souffre tellement. Le col ne s'ouvre plus. Je crois qu'elle s'est vengée ! Je ne comprends plus rien !

2^{ème} H : Elles savent bien, elles ! Elles savent qu'il leur faudra souffrir, attendre que la douleur monte et que même, à son point culminant, elle montera encore et encore et encore ! Pourquoi nous infliger leurs hurlements de bêtes !

1^{er} H : Ne dites pas ça ! Ce n'est qu'un mauvais moment à passer !

2^{ème} H : Pour qui ? Pour elles ou pour nous ?

1^{er} H : Pour nous tous, pauvres humains, pour ce moment précis où elles s'ouvrent alors que nous nous refermons !

2^{ème} H : Elle a dit que j'étais froid, insensible, que j'étais un monstre et elle m'a craché sa haine au visage comme du venin. D'habitude, elle est calme comme l'eau dormante, aussi secrète et utile qu'une nappe phréatique. Elle est devenue si diabolique sous cette étrange poussée, qu'on m'a poliment mais fermement prié de quitter la salle ! (La personne en noir fait mine de ricaner).

1^{er} H : Il ne faut pas faire attention ! Elles sont sûrement possédées dans ces moments-là par des forces surhumaines. Comment pourraient-elles sans cela mettre au monde ? Moi, je suis sorti car je suis lâche. J'ai vu mon sang couler, je n'ai pensé qu'à lui !

2^{ème} H : J'ai fait tout ce que j'ai pu. Et justement, je n'existe plus. Tout ça parce qu'elles sont seules à pouvoir enfanter et qu'il faut bien qu'elles nous le fassent savoir ! Tant pis !

Beau travail ! Je reviendrai trinquer avec vous, à ce que nous avons semé. Les ingrates ! Il faudra bien qu'elles nous rendent ce que nous leur avons prêté.

1^{er} H : Et que leur avons-nous prêté ?

2^{ème} H : Leurs bonnes intentions, leur générosité, leur belle capacité à tout pouvoir porter !

1^{er} H : Mon dieu ! Vous devenez fou !

A ce moment là, le personnage vêtu de noir reprend sa marche boitillante au fond de la scène, de long en large.

1^{er} H : Comment pouvez-vous dire des choses pareilles ! La douleur vous égare, vous aussi. Les femmes portent le monde, elles le déposent un jour dans nos bras fatigués de chasser. Elles font pousser des arbres avec leurs fruits juteux, là où nos semences se sont posées par bonheur !... par hasard !... Et, là, elles germent dans le sillon bienveillant de leur ventre de terre. Elles sont mères en amont de toute vie. Elles sont l'amer au fond de la solitude profonde de l'enfantement. Et nous ne sommes même pas capables de les y accompagner. Moi !... égoïste !... je n'ai pensé qu'à mon bras labouré alors qu'elle faisait seule un travail de forçat pour me donner la vie une seconde fois !

2^{ème} H : Ah ! Hahaha !... Vous êtes poète ! J'aurais du le deviner à votre air égaré ! Les femmes et les poètes sont de la même espèce ! Vous croyez qu'il suffit de nager jusqu'à bout de souffle dans l'eau des fontaines par les nuits de pleine lune pour être pardonné. Vous vous trompez !... Alors que vous vous ébrouez, en nous éclaboussant, vous voudriez qu'on vous regarde, extasiés, prêts à tout accepter ! Non ! Ce serait trop commode !... (Il regarde sa montre). Mais enfin... ..Cela va t'il durer encore longtemps ?...

...Quand elle a voulu un enfant, j'ai bien essayé de la comprendre. Pauvre idiote ! Il faut pourtant bien qu'il y en ait qui dise oui. Même si ce sont ceux qui mènent la barque. Alors moi, j'ai dit "oui". Et la barque s'est mise à prendre l'eau de partout ; depuis j'écope, je rame, j'écope, je rame, j'écope, je rame, j'écope, je rame ... (Mimique caricaturale)

1^{er} H : Hééé !!... (Mécontentement).

2^{ème} H : ...Je n'en peux plus de ramer. Elle, elle a bu toute la provision d'eau douce et elle regarde la coque qui craque. Elle m'en veut de ne savoir que ramer. Je n'ai pas de temps pour le détail, le raffinement, pour la sensibilité et tout le reste. Moi, je suis la seule réponse à l'urgence et elle, elle s'abat sans prévenir comme une déferlante aveugle et sourde sur mes efforts d'homme. Elle ne veut pas de moi ... Elle ne veut plus de moi. Elle attendait juste que je dise "oui" ... Eh oui !...

1^{er} H : C'est facile de dire oui ! Il n'y a qu'à se mettre à l'ouvrage. Quitter sa chemise et ne plus penser. Accueillir cet instinct qui nous pousse à la conquête et à l'amour ! C'est si simple de dire oui ! Il y a juste à accepter que la sève arrive et que la vie continue ! Pour elles, c'est sans doute différent. On leur a appris à ne rien dire, on leur a appris quels étaient leurs pouvoirs et comment s'en servir. On leur a dit comment vivre. Alors au

moment du miracle de la naissance, elles se défont d'un coup de tous leurs artifices et apparaissent dans toute leur vérité. C'est pour ça qu'elles nous font peur. Elles redeviennent sauvages ! Vous comprenez ?

2^{ème} H : Moi, je n'ai pas peur ! Et puis, je ne veux pas comprendre ! Plus maintenant. Je ne suis là que pour avoir un fils qui portera mon nom, qui reprendra mes rames. Je le sauverai des monstres pour qu'il m'admire. Je le verrai grandir.

1^{er} H : Il faudrait pouvoir ne jamais grandir ! Ou alors, n'apercevoir le jour qu'un instant !

2^{ème} H : Ce qu'il faudrait, c'est ne jamais comprendre ... (Il regarde sa montre). Combien de temps à attendre encore ? Comme c'est long !

1^{er} H : Dans trois cents ans, on aura tout oublié ! Au fait, vous ne souffrez d'aucune douleur ? Moi, j'ai mal au ventre. Si mal au ventre que j'en oublie mon bras !

2^{ème} H : Les voies du sang sont donc bien pénétrables ! Non, je n'ai mal nulle part ! (On entend des pleurs de bébé). Ah ! Vous avez entendu ? C'est mon fils ! Il est arrivé ! Vous entendez, il est vivant, il est né ! C'est lui, je me reconnais ! C'est mon cri ! J'arrive mon fils, j'arrive ! (Et il sort en courant).

Le personnage vêtu de noir se place derrière le personnage resté assis. Une musique un peu triste et lancinante se fait entendre doucement. Une personne entre, s'adresse avec compassion au personnage assis qui lève la tête avec un regard perdu.

1^{er} H : Ca y est ?... C'est terminé ?...

La personne : Oui, c'est terminé ... Venez Monsieur, j'ai à vous parler.

Elle le prend par le bras. Ils sortent lentement. Le personnage vêtu en noir a repris sa marche, sans boiter à présent. La lumière baisse. La musique, subtilement, s'éloigne de la tragédie pour devenir populaire et met en place la scène du bar.

Le café

Le personnage vêtu de blanc qui fait la voix off revient s'asseoir au bord de la scène tandis que des figurants miment les clients au bar. Musique de bar. Serveur en activité. Une ou deux tables supplémentaires pour les clients, en fond de scène.

Voix off : Deux frères : Lumen et Nox. Leurs parents les avaient regardés courir après une vie qu'ils ne rattraperaient jamais. Ils les avaient regardés grandir, comme on regarde s'épanouir les fleurs ... Ils avaient cru qu'ils seraient similaires dans la vie: dans leurs décisions, leurs actes, leurs amours, leurs joies et leurs peines, jusqu'à leur mort. Ils avaient cru aimer et éduquer pareillement leurs enfants, se devant ainsi d'être identiques : semblables au passé et pareils au futur. Les parents de Lumen et de Nox s'étaient trompés, mais qui pourrait leur en vouloir.

Le personnage noir rentre en scène, se place entre le bar et la table où un des frères (Nox) est installé. Il reste immobile pendant la rencontre entre les deux garçons. Lumen arrive.

Lumen : Qu'est ce qui te prend de me faire venir dans ce tripot à cette heure là ?! Tu sais bien que je vais au lycée demain !...

Nox : Relax, "Lumi"...

Lumen : Ne m'appelle pas "Lumi" ! Mon nom est "Lumen", "frère".

Nox : Oui ! Et bien moi, mon nom à moi c'est "Nox", pas "frère", mon "Lumini" !... Mon "Luminimini" !...

Lumen : Tu es désespérant... Je n'ai pas beaucoup de temps à t'accorder. Crache le morceau. Moi j'ai encore à réviser pour demain, et il est déjà 20h 57. Tu as trois minutes !

Nox : J'ai toute l'éternité pour te prouver que la vie n'est pas divisée en minutes.

Lumen : (se lève) Au revoir !...

Nox : Reste !... Reste !... J'ai un truc important à te dire. Voilà !... Tu sais très bien que je n'ai jamais été doué pour les études... Comment dire ?... Les parents ont toujours dit que tu étais un bosseur pragmatique ... et moi... un artiste !... un...

(Pendant qu'il lance sa tirade, Nox se lève aussi, prend son frère par les épaules, lui fait faire un petit tour en passant devant le public avec un petit clin d'œil, puis le rassoit.)

Lumen : Un fainéant !

Nox : Sois flexible pour une fois et essaye de comprendre ma situation sans me juger. (En se rasant à son tour.)

Lumen : Pourquoi ne pas te juger ?!... Tu es un être immoral et...tu es un bon à rien !... "Nox" ! ... Tu trompes toutes les filles avec qui tu sors !... Tu te moques du monde ! Tu refuses les règles, les lois... les Dieux !...Tout quoi !...

Nox : Et toi ? Te penses-tu à ta réelle valeur ?!...

Lumen : Je n'ai pas de suggestion à faire !...

Nox : ... C'est vrai que je refuse les dogmes et les établissements. Mais toi ... si tu refuses celui qui refuse, ne refuses-tu pas le droit à la différence ?!...

(En aparté avec le public)

Lumen : Il devrait faire un effort de clarification dans l'idée qui lui trotte dans la tête !

...

Nox : ...Tu es presque comme moi "Lumi". Pas meilleur !... Pire, sûrement!...

(Il regarde sa montre)

Lumen : Plus que deux minutes !...

Nox : Compte donc les secondes qu'il te reste à passer avec moi pendant que je te raconte !... Je suis un artiste, que ça te plaise ou non, "frère".

Lumen : "Frère" par ci "Frère" par là. Arrête !... Arrête ton cirque ! Tu n'es mon frère que sur le papier !... Laisse tomber le protocole et appelle moi "Lumen".

Nox : ... Je vais quitter la terre ferme, "Lumen"... Avec ses collines, ses plaines et ses vallons. !...

Lumen : Quoi ?!... Tu délirés ! Tu as 17 ans, "Nox" ... "Nox", tu n'as même pas ton bac. Tu as... vraiment...

Nox : Je ... Plus de temps qu'il n'en faut pour te dévoiler mon "secret", si tu me laisses parler, "frèrot". Voilà !... Depuis longtemps je veux devenir ...

Lumen : (En singeant son frère.) "Plus de temps qu'il n'en faut pour te dévoiler mon ... secret !..." "Nox" a un "secret !..."

**Nox* : Et alors ! Qui y a-t-il d'étrange à cela !... Malgré mon désir de le partager, puisque tu insistes, je ne t'en ferai pas part. (Déçu et un peu vexé, il se lève et se promène le nez en l'air pour ne rien laisser paraître).

**Lumen* : Mais moi aussi j'ai des secrets !... Moi aussi j'ai des secrets !... ...Mais ça ne se dit pas !...

**Nox* : (L'air secret) ... Tu as raison !... Un secret ... c'est un secret !...

**Lumen* : ... Ca ne se laisse même pas paraître !

(Lumen se lève à son tour et se promène, le nez en l'air, en silence, pour ne rien laisser paraître).

Après quelques instants ...

*Lumen : Finalement, ce n'est pas avantageux de garder ça pour soi !

*Nox : D'autant plus que c'est peut-être le même !...

*Lumen : Comment ça ?!...

*Nox : Comme nous sommes frères, c'est peut-être un secret entre nous !...

*Lumen : C'est possible !... Mais comment le savoir ?!... A moins que ...

*Nox : A moins que quoi ?!...

*Lumen : A moins qu'il concerne quelqu'un d'autre que nous...

*Nox : C'est ce que j'allais dire !... Mais je n'en dis pas plus...

*Lumen : Il semblerait donc ...

*Nox : Il pourrait sembler en effet que ...

*Lumen : Il fait beau aujourd'hui ...

*Nox : C'est justement ce que j'allais te dire ...

*Lumen : Il n'y a pas un souffle d'air et ...

*Nox : (S'asseyant subitement sur sa chaise) On pourrait peut-être couper ici. Le bulletin météorologique n'alimente pas des dialogues d'un intérêt majeur!... * (Paul Vincensini)

Lumen : Tu ne joues plus comme avant !... "Nox !" ... Que t'arrive t-il ?!
(Ironique et regardant sa montre) Explique-moi. Je serais curieux de comprendre.

Nox : Je veux vivre de ma musique baroque. Je jouerai de la viole de Gambe ou du luth dans les rues. Je gagnerai juste assez d'argent pour vivre ... en compagnie d'un chien de berger !... J'ai envie d'un chien de berger !... Je dormirai dans une tente. Je consacrerai ma vie à aider les autres. ...Les plus malheureux que moi. Je volerai les riches pour donner aux pauvres, comme Robin des Bois, tu vois ?

Lumen : (Très ironique) Je vois très bien. (En aparté avec le public) Les jours de disette, il pourra demander une portion de viande à son Berger des Pyrénées !... Ca bouffe au moins deux kilos de viande ces molosses, là !... Il pourra bien lui en filer un peu !...

(S'adressant de nouveau à son frère) Et...tu penses mourir de froid au cœur de l'hiver ou aux premiers jours du printemps !... je suppose.

Nox : Et bien tu supposes mal ! Je ne mourrai pas de froid !

Lumen : (extrêmement ironique) Ah, non ?

Nox : Non, car je me dirige plein sud !... "Zoum !"

Lumen : (Singeant son frère) Plein sud ... "Zoum !" ...

Nox : A Granada ! (Accent espagnol)

Lumen : (Accent espagnol caricaturé) "Granada par favor !" Pourquoi pas?!... (Puis, regardant sa montre) ... trente secondes.

Nox : Tu ne crois pas en moi !...

Lumen : Plus que dix secondes mon cher "Nox", plus que dix secondes. ...C'est l'heure, "frère diabolique". Au revoir !... (Il se lève)

Nox : Attends ! Attends ! Dis-moi ton secret avant de partir comme un voleur !
(Pendant qu'il dit cela, Nox prend son frère par les épaules, lui fait faire un petit tour en passant devant le public, mais Lumen se dégage de l'emprise de son frère)

Lumen : Très bien Nox. Je vais te dire qui je veux devenir. Je veux devenir un patron ! ... "Moi !" ...Je veux devenir un bon chrétien ! Je veux devenir un propriétaire, pas un locataire comme toi. Je veux devenir riche ! Encore plus intelligent ! Encore plus fort ! Encore plus ! Encore plus ! Et encore plus !!!... Voilà tout ce que je veux devenir !...

Nox : Tu as raison, "Lumen". Je crois qu'il est temps que tu rentres à la maison, tu es fatigué. Tu commences à raconter n'importe quoi.

Lumen : Je suis un gagnant, moi ! Un César ! Un charlemagne ! Un ... Napoléon !... Je ne suis pas un "Nox", moi !...

Nox : Tu as encore raison !... Ne me ressemble pas, tu risquerais de devenir humain. Et attention !... Après, ça te colle à la peau, et, ça ne te lâche plus. Tu "pues" l'humanité mon vieux. Non !... Surtout, demeure indifférent à mon sort. Chacun son rôle. Le tien, c'est d'être un "grand !" ...t'indifférent (Avec la liaison) ... C'est tout ! Salut !...

Lumen : ...Les lumières s'éteignent sur cette scène. La musique s'en va decrescendo.

Commissariat

Interrogatoire dans un commissariat : un policier interroge une délinquante qu'il prend pour la victime.

Voix off : La jeune tueuse assise face au commissaire ne s'attend sûrement pas à ce qui va suivre.

Le commissaire : C

La tueuse : T

C : Bonjour ma pauvre dame ! Je vous présente toutes mes condoléances ! Votre enfant, un enfant si jeune, si sauvagement assassiné ! De 27 coups de couteau ?... Comme César, non ?

T : Mais ... mais, monsieur le commissaire, je... Je ne sais pas si César a été tué de vingt-sept coups de couteau, mais je sais qu'il a dit : "Tu quoque, fili ?!..."

C : Ne dites rien madame, je compatis, croyez-moi. Le barbare ... le sauvage ... qui a commis ce crime atroce sera sévèrement puni. Et même décapité, si cela ne tenait qu'à moi !

T : Décapité, vraiment ?

C : Oui madame, décapité ! Et cela n'est rien. Réduit en charpie, de mes propres mains, madame !

T : Charpie, charpie ... molesté, peut-être. Mais... charpie... restons humain !

C : Humain ! Mais en quoi ce tueur est-il humain, lui ?

T : Un tueur ! Pourquoi pas une tueuse ?

C : Ah oui !... Je n'y avais même pas pensé ! (Il la dévisage)

T : Vous n'êtes pas un peu sexiste, vous ?

C : Comment une femme, emblème de la beauté et de la grâce, pourrait-elle tuer de ses mêmes menottes gracieuses ?

T : Vous sous-estimez les femmes commissaire !

C : Je ne les sous-estime pas ! Je les idéalise !

T : Continuez, continuez commissaire ! Idéalisez ! Idéalisez ! On dirait un poète ! Ça soulage ma douleur !

C : Vous croyez ? (La main sur le cœur). Vous déclamerai-je un petit poème de ma composition ?

T : Euh !!!

C : Si, si, j'insiste !

T : Eh bien peut-être ! Si cela pouvait attirer le tueur ou... la tueuse... ! Sait-on jamais ?

C : Si vous insistez... (Il se lève, présente sa main, paume tendue vers le ciel, doigts écartés)

Oh, méchant tueur
Ta sueur est mon labeur
Et sache que tout le beurre
Que tu manges à toutes les heures
Te fera mourir avant l'heure
Et nous fera pleurer de bonheur
Comme disait ma sœur
Tu n'es qu'un gros, sale méchant tueur
Sans cœur !
Alors meurs !

(Il se rassoit content de lui). Alors ?...

T : Alors quoi ?

C : Ben alors ?

T : Ben alors quoi ?

C : Ben... (Il regarde autour de lui). C'est beau, non ?

T : Non !

C : Eh ! Du bateau ! Vous êtes une victime ! Vous êtes censée apprécier le réconfort poétique d'un brave commissaire comme moi ! non ?!...

T : (se reprenant). Ah oui ! Ah ! J'apprécie. Même, je dirais que je me sens toute désarmée, tout d'un coup !

C : (suspicieux). Pourquoi ? Vous étiez donc armée ? Vous n'avez pas été fouillée ? Et vos menottes ? Où sont passées vos menottes ? Ah, mais non, que je suis bête!... Vous êtes victime, c'est vrai ... n'est ce pas... ? (Air dubitatif).

T : Ah oui, victime ! Il n'y a pas plus victime que moi ! Telle que vous me voyez, je suis bouleversée, bouleversifiée, pétrifiée de bouleversification !

C : Versification ? Ah, vous voulez un autre poème ?

T : Ah, non !

C : Ah, non !

T : Ah, non, non !

C : Ah ! Si, si ! Victime ?

T : Victime ? Ah oui, oui, oui, oui ! Un poème ? Ah, oui ! Mais... un court ! Comme une plaisanterie !

C : Comment ça ? Comme une plaisanterie ? Ne seriez-vous pas en train de vous payez ma tête, madame la victime ? Qu'est ce qui me prouve que vous êtes bien la victime, d'abord ? Vous paraissez bien louche, bien sûre de vous pour une victime !

Police Nationale, vos papiers s'il vous plaît ! (Avec un accent méridional).

T : Ah ! Désolée, je les ai oubliés dans la cellule ! Zut ! Zut ! Zut !!!

C : Ah ! Ah ! Nous y voilà ! Une victime sans papier n'est pas une victime, (Il s'approche d'elle et la regarde dans les yeux) mais, une hors-la-loi ! Une marginale ! Une délinquante ! Peut-être même bien une tueuse ! Qui donc, à part une tueuse, pourrait rester insensible à une poésie ?

T : Beau travail commissaire, vous m'avez démasquée ! Vous m'avez fait venir de ma cellule jusqu'à votre bureau pour confirmer ce que tout le monde sait déjà : je hais la poésie !!!

C : Vous risquez de l'apprécier bien d'avantage la poésie après vingt ans de viol quotidien derrière les barreaux ! Mais je ne vous plains pas, c'est tout ce que vous méritez ! Vous êtes naturellement mauvaise et votre destin était sûrement tracé depuis longtemps... A l'époque la mer morte n'était pas encore malade, comme disait Coluche !

T : Et vous, votre destin ? C'était quoi ?

C : D'être bon flic et poète !

T : C'est raté ! Vous n'êtes rien de tout ça.

C : Comment ça ?!... Que le destin m'en soit témoin ! Je suis un bon flic poète !... Non ! Je suis un bon poète flic !... Non ! Je suis un poète bon flic !... Enfin, bon, vous m'avez compris !

T : Ce que je comprends, monsieur le commissaire, c'est que vous n'avez jamais fait le moindre mal et que votre conscience est blanche comme linge !

C : Comme neige, on dit blanche comme neige !...

T : Non mais moi aussi, je fais de la poésie, M^ôssieur le commissaire ! Je maintiens, blanche comme linge ! Alors répondez !... Est-ce que votre conscience est blanche comme linge ?!

C : Euh...

T : Ah ! Vous ne savez pas !... Monsieur le destin ne vous a pas donné de réponse à cette question ... Appelez-le donc ! Qu'il tranche !...

Le personnage en noir s'avance sur le devant de la scène, à pas feutrés, avec des airs mystérieux.

Destin : Vous m'avez appelé ?

(Surprise générale, inquiétude, puis l'étonnement se dissipe. *T* se ressaisit et reprend la parole)

T : Oui ! Il faut que vous tranchiez ! C'est votre boulot, non ?!

Destin : Ah ! Je ne tranche pas, mon enfant !... Je ne tranche pas !... Je ne suis que l'allégorie des flux et reflux de l'univers qui se brisent comme les vagues sur les rochers têtus de vos vies.

(Le commissaire s'avance)

C : Vous êtes poète aussi vous hein ?!...

(Destin s'adresse au commissaire)

Destin : Vous n'acceptez pas le sens imprimé au monde ! Il vous l'impose donc de force ! Acceptez-le et vous en serez maître. Ignorez-le et vous subirez alors sa marée jusqu'à vous noyer !

C : Bon ! Bon ! Bon !... Suis-je poète alors ou ne le suis-je pas ? L'alexandrin est-il toujours de mise, cher confrère, ou faut-il que je vous inculpe en temps que commissaire pour quelques délits imaginaires que je puis trouver aisément !...

(Destin parlant à qui veut bien l'entendre)

Destin : Tu es ce que tu fais si tu acceptes d'être qui tu es !

T : Je suis tueuse pour de vrai ?

Destin : N'as-tu donc rien compris ?!...

Les autres protagonistes, attirés par la teneur des propos, investissent les lieux.

F : Pourquoi m'a-t-il acheté mes fleurs ?! N'aurai-je pas mieux fait de partir avec lui ?!

...

Destin : As-tu toujours l'air de rire quand tu pleures ?...

1^{er} H : (Effondré, s'agenouille devant le destin)

Destin : Je ne peux pas mourir, tout au bout de la jetée d'un port après avoir vécu la mort de ma compagne, puisque le regard nouveau-né de mon fils s'anime à l'écume d'une vie déchirée, puisqu'il compte sur moi et qu'il me tend ses bras !...

Lumen et Nox : (N'osant pas s'exprimer devant le destin)

Destin : Qu'aurais-je donc pour vous, jeunesse gloutonne prête à croquer le monde, qui ne soit pas trop fade pour que la saveur exquise du sang continue à couler dans vos veines, à la manière impétueuse dont les torrents courraient dans les contrées indiennes ?!

...

La jeune fille s'adressant au commissaire et pointant du doigt le destin.

T : Le coupable, c'est lui, je le jure !

Rires du destin. Le commissaire se met à danser en récitant son poème. La jeune fille regarde le destin qui se tient dignement. Les deux frères se serrent chaleureusement la main, le 1^{er} H voit arriver son très jeune fils et le prend dans ses bras, la femme et l'homme échangent un baiser et s'en vont bras dessus bras dessous. Musique joyeuse.

*Une image du poète Paul Vincensini
(Autorisation de la famille)

Pascal Regnaudin / Francine Héry / Jean-Baptiste Lavigne